

# Fadia, l'anti-star qui repousse les frontières

par

*Roland Tomb<sup>1</sup>*

« Lavez au cœur de l'homme les plus beaux dits de l'homme : les plus belles sentences, les plus belles séquences; les phrases les mieux faites, les pages les mieux nées. Lavez, lavez, au cœur des hommes, leur goût de cantilènes, d'élégies; leur goût de vilanelles et de rondeaux; leurs grands bonheurs d'expression. »

Saint-John Perse, *Exil*, Pluies

Nous sommes le Dimanche des Rameaux.<sup>2</sup> La Passion est déjà présente dans les notes envoûtantes du « *Erbarme Dich, mein Gott* » que j'écoute en couchant ces mots sur le papier. Je me laisse emporter par la sublime aria, mais pas dans n'importe laquelle des interprétations. Je suis suspendu entre ciel et terre lorsque la voix chaude de Fadia rencontre le génie de Bach et que les archets orientaux frissonnent devant la Passion selon Mathieu. J'interromps mon écriture pour l'écouter encore et encore. Fadia et ses complices de *Sarband* transcendent les frontières de l'espace et du temps ; ils réussissent le pari de fusionner avec fidélité et respect l'affliction retenue de l'Occident et les lamentations polychromes de l'Orient.

En ces temps de glorification du métissage culturel, Fadia réinterprète, en toute authenticité, les icônes sonores du baroque selon sa sensibilité araméo-arabe. Elle redonne au terme de « fusion », qui envahit toutes les sphères de notre vie mondialisée, ses lettres de noblesse. Son incarnation de toutes les nuances de notre identité plurielle fait de Fadia Tomb El-Hage la plus libanaise de toutes nos artistes lyriques. Et la plus universelle.

Sans s'enfermer dans une région, une période, un style, elle a pu maîtriser les répertoires musicaux les plus variés, depuis l'Antiquité syriaque jusqu'aux dissonances post-modernes, en passant par le médiéval occidental, le patrimoine arabo-andalou, le folklore populaire libanais et les notes les plus bleues du jazz.

---

<sup>1</sup> Roland Tomb est docteur en médecine et dermatologue, diplômé de Paris et Strasbourg. Professeur de dermatologie et de bioéthique, il est, depuis septembre 2011, doyen de la Faculté de médecine à l'Université Saint-Joseph (Beyrouth). Il a obtenu son doctorat en philosophie de l'Université d'Aix-Marseille en 2010.

<sup>2</sup> Rameaux 2012.

Son premier festival de Baalbeck en 1998 a constitué pour moi une vraie révélation. J'y ai vu se déployer avec *Sarband* toute la richesse des allers-retours musicaux entre l'Est et l'Ouest, de l'Espagne à l'Espagne, et une pareille aisance pour aborder les *mouachahât* comme les cantilènes en vieux-castillan. Ce même éclectisme, je l'ai retrouvé, avec émotion, lors d'un rare et merveilleux pot-pourri médiéval qu'elle a offert en l'église Saint-Elie (Qantari) avec mon vieil ami Nidaa Abou Mrad. Là, les deux talents se sont rejoints pour explorer un répertoire de l'époque où les rives de la Méditerranée n'avaient pas encore consommé de rupture sur le plan musical. Un moment de grâce. Fadia m'aperçoit dans l'église, vient vers moi et s'installe avec l'assistance jusqu'au moment où Nidaa donne le signal du début du concert. Avec un naturel et une assurance inouïs, elle se lève et rejoint les musiciens comme si le trac n'était pas de ce monde. Elle se met à chanter comme d'autres respirent, avec une simplicité et une confondante modestie qui me laissent pantois.

Sa sensibilité et sa plasticité vocale l'ont conduite à travailler depuis plusieurs années en direction du répertoire contemporain. C'est un autre aspect de son art que je découvre à Baalbeck en 2000 avec *Anashîd*, fruit d'une rencontre désormais féconde avec Zad Moultaqa. La simple évocation du Cantique des cantiques avait provoqué à l'époque des remous politiques : les ignares ne supportaient pas que la Bible puisse invoquer le Dieu d'Israël. Mais mon souvenir musical le plus enchanteur est sans doute cette soirée de Beiteddine, illuminée par une pleine lune qui reflétait ses lueurs argentées dans les fontaines du palais. Avec une formation réduite, Fadia chante encore les *mouachahât* (génialement revisités par Zad) et les enchante au sens premier du terme. L'aspect onirique se déploie davantage lorsqu'elle se répond à elle-même ou quand elle casse rythmes et mélodies pour retrouver des accents plus proches du jazz ou de Bartok. L'assistance est envoûtée. À côté de moi, le ministre de la Culture, que j'avais rencontré la veille à Baalbeck pour un spectacle d'un tout autre genre, ne retient pas un cri du cœur : « *Ça c'est du bonheur. Enfin je ne me sens pas en service commandé. Je savoure ma joie de mélomane et ma fierté de Libanais.* » Depuis lors, l'enregistrement de *Zàrani* ne me quitte plus.

J'aurais de la peine à retracer le parcours artistique de Fadia ; d'autres sont certainement plus qualifiés que moi. C'est en tant que « fan », et non pas en tant que cousin, que j'aimerais rédiger ces lignes. Et dire combien je suis subjugué par sa beauté et son élégance qui traduisent à coup sûr ses grâces intérieures. Sa sincérité et sa générosité sont les mêmes dans le chant et dans la vie. Amoureuse de la musique et non pas des dogmes, elle est curieuse de tout et refuse d'être enfermée dans un genre ou dans un style. Par sa rigueur et son exigence, elle finit par maîtriser tous les genres et tous les styles. Fadia est une humaniste.

Son éclectisme se reflète dans son travail et dans ses coups de cœur. Elle partage

avec moi une adulation pour le grand Jean-Sébastien et pour les frères Rahbani ; tantôt, elle m'offre des albums de fado et de bossa nova, tantôt elle m'invite à écouter Diana Krall. Elle chante la Passion selon Bach ou selon Abou Mrad avec la même passion. Des psalmodies syriaques aux cantiques byzantins, du *tarab* au blues, elle s'approprie tout avec bonheur. C'est d'ailleurs de ce même bonheur qu'elle rayonne vers ceux qui l'écoutent comme ceux qui la côtoient. Comme on dit en libanais, le fait qu'elle soit si « proche du cœur » fait d'elle l'antithèse de la diva capricieuse. Et pourtant, quelle présence sur scène ! Quelle puissance, mais aussi quelle tendresse, dans la voix et l'expression !

Trop modeste pour qu'on la loue, trop jeune pour qu'on lui rende hommage, trop vivante pour qu'on la statufie, Fadia est notre étoile qui refuse de jouer à la star, notre ange musicien qui nous relie au ciel.

